



**Préambule de l'histoire
De Cheix-en-Retz
Par Antoine Bergeron**

Vous allez vous dire : « *Cheix, il n'y a rien à raconter. C'est tout petit. Un morceau du Pellerin de l'autre côté de la route 723.* » Eh bien non ! Ah, bien sûr, nous n'avons pas de bac, pas de médiathèque, pas de salle polyvalente et même pas de gendarmerie...

C'est vrai. Mais nous avons une identité communale. D'abord, nous sommes dans le cœur du Pays de Retz. On dit que le Pellerin est à sa porte.

Nous avons une charmante église, une pierre tremblante et une jolie rivière qui peut couler dans les deux sens. Et nous avons la tranquillité !

« Pour vivre heureux, vivons cachés ». Lisez donc l'Echo de Paimboeuf, le sympathique canard hebdomadaire de notre province. Pour le Pellerin, deux ou trois pleines pages. Pour Cheix, rien la plupart du temps ; sinon 10 lignes en bas de page.

Un pays heureux n'a pas d'histoire, enfin...presque pas.

C'est de ce « presque » que je vais vous parler.



A l'ère néolithique, Cheix est déjà habité. Des haches, polissoires et fibules ont été exhumés à Bois Corbeau. Au III^{ème} siècle, Cheix se peuple. On l'appelle alors Chazy ou Chesiarum.* Une grande villa gallo romaine se mire dans la rivière ; Son maître devait être à l'aise, à

voir le trésor qu'il nous a laissé : des centaines de sesterces d'argent aux effigies des douze premiers empereurs. Mais il y a aussi des médailles frappées pour la prise de Jérusalem par Titus. Tiens donc !... Déjà la diaspora ? A l'âge des empereurs succède celui des saints. Cent ans passent. Des Cheixois voient un beau jour arriver un grand cavalier casqué, armé et débraillé : Martin de Tours !

* Toponymes issus soit du bas latin casus, casa : maison soit de l'indoeuropéen Kar : pierre caillou, l'une ou l'autre pouvant s'appliquer au nom actuel de Cheix.

Sans barguigner, il chasse une troupe de druides et renverse quelques statues païennes. Après quoi, il se met à prêcher, grimpé sur un rocher. Dans son exaltation mystique, il frappe si fort du pied qu'il en imprime sa pointure dans la pierre. Elle se fend et se met à trembler.



La pierre tremblante

Miracle, miracle ! Abasourdis, les Cheixois se jettent dans la rivière. Le grand Saint les suit pour donner à chacun le baptême et sa bénédiction.

Au IV^{ème} siècle, la petite population, désormais bonne chrétienne, se forme en paroisse.

Il y a alors, à Sainte Marie de Pornic, une abbaye de religieux Augustins. Deux ou trois moines essaient chez nous. Le Prieur détient aussi le pouvoir civil, ce qui rassure tout le monde en garantissant la paix avec les voisins. « Une terre de clercs est une terre sans guerre ». La dîme est payée en nature et engrangée dans une grande bâtisse à Bois Corbeau.



Le Bois Corbeau

Bien sûr, cette situation ne peut durer éternellement. Les terres sont sécularisées et le régime féodal s'installe.

Cheix est divisé en deux seigneuries : Malnoë et Bois Corbeau. Chacune

comprend des « tenures » ou terres nobles qui font aveu au duc de Bretagne et des « censures » ou terres roturières. Ce sont celles-là qui paient l'impôt, mais il n'y a pas de gabelle.

Le pouvoir judiciaire, sur toute la région, est encore entre les mains du seigneur de Malnoë. Il est matérialisé par un gibet, avec quatre fourches patibulaires. Spectacle impressionnant et franchement dissuasif. De toute façon, il n'y a guère de malandrins dans le village. Et quand il en vient, ce sont des étrangers.

Par exemple, les Huguenots. En 1614, il en reste quelques uns. Leur chef, la Noue Bras de Fer, depuis son repaire de Briord, terrorise et rançonne tout le pays.

Par chance, le duc de Retz, Philippe Emmanuel de Gondi, nous connaît. Son château de Princé n'est qu'à trois lieues de chez nous. Il en parle à sa cousine, Marie de Médicis, veuve du roi Henri IV. Aussitôt, la Régente fait placarder à Pilon des panonceaux aux armes royales, pour interdire aux hérétiques de traverser l'Acheneau et de perpétrer leurs pillages.

Avec la Révolution, arrivent les années noires. A la fin de 1793, c'est le passage de la colonne infernale de Beysser. Les Bleus incendient chaque maison, ruinent l'église et le presbytère. Ils massacrent trente six cheixois dont quatre jeunes de treize à dix huit ans fusillés, sabrés, éventrés, devant leur porte. Et c'est la mort de huit autres, dont une jeune femme, engagés dans l'armée de M. de Charrette, tombés au combat pour Dieu et le Roi. Quarante quatre martyrs pour trois cent quarante habitants. Deux fois plus qu'à la grande guerre 14-18.

Plein d'énergie, Cheix se reconstruit et plus vite que ses voisins, à tel point qu'elle va les dépasser et cela grâce à une initiative aujourd'hui presque oubliée et dont peu de gens s'enorgueillissent tant par méconnaissance, que par humilité.

En 1845, soit cinq ans avant la loi Falloux sur l'enseignement, mon arrière grand père qui fut maire pendant vingt huit ans, fonda une école dans le bâtiment de la mairie : deux classes de garçons et des logements pour les enseignants.

Et c'était une vraie école, sans bonnes sœurs, ni vicaire instituteur, une école laïque ouverte à tous et gratuite en 1845.

Deux classes de filles suivirent en 1856. Les Cheixois, qui avaient accepté la laïcité, refusèrent la mixité des sexes qui nous fut imposée en 1906 seulement.

A ce moment, il y avait déjà cent quinze élèves (60 % de garçons, 40 % de filles), un chiffre considérable, mérité par la notoriété de l'école communale, dans les villages de proximité de Rouans et de Port Saint Père.

Et cela n'a fait que croître et embellir jusqu'à aujourd'hui.

Alors, pour amener une conclusion à mon préambule, permettez-moi de citer la phrase d'André Maurois : « *Il y a, dans tous les succès humains, une part mal définie du bonheur* »

Les noms des familles chexoises qui figurent sur les parchemins des chartriers seigneuriaux, nous les retrouvons dans le martyrologue de la contre-Révolution et sur le monument aux morts de la Grande Guerre.

Ils sont encore de nos jours portés par leurs descendants, fidèle noyau dur de la Mémoire, de la Tradition et de l'Exemple.